

# Actualité des racines. Pour une linguistique du développement social

GIOVANNI AGRESTI  
Université de Teramo

## INTRODUCTION : RÉFLEXIVITÉ ET SCIENCES DU LANGAGE

La crise diffuse (financière, politique, sociale et culturelle au sens large) qui nous enveloppe et qui affecte lourdement notre travail nous invite à évaluer, mesurer et partager nos démarches scientifiques. Un constat s'impose : dans un monde sillonné par des flux de communication toujours plus puissants, envahissants et rapides, les sciences du langage semblent périlcliter.

Nous voilà donc obligés d'entamer un questionnement sans fard au sujet de nos visées, de notre raison d'être et de notre statut d'acteurs civiques. Quel est notre rôle au sein de nos sociétés ? Quelle est notre contribution à la gestion et à l'amélioration de la cité ? Peut-on relier, dans nos domaines, recherche de base et recherche appliquée, et de quelle manière ? Ouvrons les portes, nous aimerions dire l'arsenal, de nos chantiers de découverte et d'analyse. C'est urgent.

Cette ouverture et cet acte de sincérité intégrale sont déjà réflexivité (Bloor 1996 ; Bourdieu 2001) : par la prise de risques, la remise en question de nos idées ainsi que de celles de nos maîtres. Revenir sur nos méthodes. S'auto-observer, bâtir des charpentes épistémologiques. Sans complaisance. Mais, est-ce que nous, les francisants italiens, la pratiquons souvent cette réflexivité ? Nous en avons vu, oui. Nous n'en avons pas vu beaucoup. Pourtant, aucune science humaine ne saurait en faire l'économie.

La réflexivité a pour but une double observation, à la fois externe et interne. Éclairer un objet doit revenir à éclairer en même temps le sujet éclairant. Cela est d'autant plus nécessaire en linguistique, où objet de l'observation, outil pour observer et sujet qui observe ont tendance à coïncider, ou plus exactement à instituer une circularité. La réflexivité est intrinsèquement dialectique, voilà pourquoi elle s'attache à étudier d'abord et surtout le sujet en interaction.

Or, ce sujet en interaction, c'est nous, c'est l'autre. Interagir, ce n'est pas qu'un échange de mots, c'est notre quotidien : c'est le travail, le repos, la pratique de la compagnie aussi bien que de la solitude. Ailleurs nous avons affirmé : « on est toujours en relation avec quelqu'un, qu'il soit présent, absent ou latent » (Agresti 2005 : 51-57). La linguistique peut donner des clés pour mieux comprendre la vie de tous les jours, le maillage des relations, conflictuelles ou pas, visibles et invisibles, de proximité ou à distance, et les contraintes, les stimuli qui s'attachent à ce maillage. Elle pourrait trouver en cela, ou autour de cela, une puissante raison d'être, et nourrir des politiques linguistiques et culturelles novatrices et efficaces.

Pour ce faire, il faut à notre sens que la linguistique revienne à la dimension anthropologique, fondatrice de toute science humaine et toujours féconde. Au statut du sujet, qui est à la fois source, cible et matériau de tout acte de langage. C'est à compter de ce recentrage théorique, apparemment banal, que se constitue notre « linguistique du développement social » (désormais LDS) : linguistique d'intervention qui, loin d'être récupérée ou récupérable comme « militante » ou comme « instrumentale », se doit d'être concrètement utile au sujet et à sa/ses communauté(s) d'appartenance, à leur épanouissement. Dans cet article, faute de pouvoir en offrir une présentation complète et détaillée, nous nous bornerons à préciser notre démarche par l'illustration : 1) de ses tenants et aboutissants, 2) de sa terminologie de base et, dans les conclusions, 3) d'une série d'applications de la LDS<sup>1</sup>.

## 1. COORDONNÉES DE LA LDS

### 1.1 PREMIER EXERCICE DE RÉFLEXIVITÉ. THÉORIE LINGUISTIQUE ET VISION DU MONDE

Essayons d'abord de comprendre, par un court historique et au moins en partie, le pourquoi des difficultés qui affectent à présent les sciences du langage.

Au fil de son histoire, la linguistique a eu et s'est donné des objectifs et des horizons très divers, plus ou moins ambitieux. Elle a accompagné plusieurs idéologies : de la *weltanschauung* romantique et positiviste en quête de *Ursprache*, de relais de civilisations et d'anthropomorphisation des langues (Schleicher 1873)

---

<sup>1</sup> Ces exemples ne seront qu'évoqués de manière schématique. Courant 2015, nous consacrerons un livre à une présentation organique de la LDS qui aura le même intitulé que cet article. Nous y illustrerons en détail une dizaine de cas de figure où nous essayons de traduire cette approche théorique en retombées concrètes au point de vue social et économique au sein de communautés linguistiques minoritaires, généralement historiques.

au structuralisme saussurien reflétant l'idéologie marchande de la seconde révolution industrielle, au distributionnalisme prolongeant cette idéologie de la langue "numérique" et secondant le libérisme en voie de se faire mondialisation etc. Sans pouvoir aller de toute évidence dans les détails de cette histoire fort complexe et peu linéaire, nous nous bornons à souligner que, sous leur diversité, les démarches théoriques que nous venons d'évoquer – et bien d'autres – se rejoignent en ce que toutes ont fini par hypostatiser quelque part la langue, par la cristalliser en objet contrôlable, mesurable, organique, transcendant, compact et relativement homogène.

Un *premier exercice de réflexivité* doit nous pousser à chercher les raisons d'une telle dérive. Les démarches citées sont à la fois « classiques » et « institutionnelles », liées à ou reconnues par des pouvoirs constitués, qui sont aussi et sans doute d'abord des pouvoirs économiques. Ces démarches ont finalement toutes pour repère (évident ou caché) le traitement et l'aperception des langues classiques, c'est-à-dire des langues mortes, figées, encore productives certes au niveau du lexique (que l'on songe au grec et au latin, notamment pour ce qui est du lexique technique et scientifique) mais coupées des transformations, dialectiques, mouvances, conflits sociaux.

Qui plus est, les langues classiques sont des langues écrites, et nos sociétés occidentales idolâtrant l'écriture (dès les Écritures), associant de manière presque indissoluble la langue écrite au pouvoir : c'est l'écriture qui fonde l'histoire, qui codifie le droit, qui fait de notre parole un texte quelque part « officiel », même s'il n'est pas forcément authentique. C'est l'écriture qui écrase (relativement) la subjectivité pulsionnelle, qui fait virer la *parole* à la *langue*, qui remplace le personnel par l'impersonnel, le singulier par le standard, le présent par l'absent, le proche par le distant. La nature de la langue écrite fournit le modèle au pouvoir, à une forme de pouvoir peu participatif et impersonnel, éloigné. Chez Lévi-Strauss (2010 : 79-81) les sociétés traditionnelles et de taille modeste basées sur l'oralité sont fatalement plus authentiques que celles basées sur l'écriture, c'est-à-dire sur la médiation de la communication. Cependant – ou par conséquent ? – ce sont ces dernières qui détiennent le pouvoir.

Pour rapide et simplificateur qu'il soit, cet aperçu met en évidence la correspondance reliant les systèmes de pouvoir, les idéologies politiques et économiques aux théories et représentations de la linguistique. Bien au-delà de l'enclos académique, cette correspondance affecte nos pensées et nos actions et conditionne nos choix, linguistiques et autres. Ainsi, au lieu de dire qu'une langue recèle une vision du monde (ce qui est bien fascinant mais qui, tout en reconduisant l'idéologie de la cristallisation linguistique, ne tient pas la route au point de vue scientifique)<sup>2</sup>, nous proposons que vision du monde, vision de la société, vision de la langue ont tendance à se correspondre et à se répondre.

---

2 Preuve on ne peut plus évidente en est la diversité saisissante des cultures politiques, idéologiques, littéraires, régionales etc. sous une même identité de langage – et ce, en synchronie aussi bien qu'en diachronie. C'est plutôt le discours, et non la langue, qui reflète une vision du

Quelques « accidents » viennent perturber ce rapport langue-pouvoir-économie. Deux, par exemple : a) la naissance de la « glottologie » par Ascoli (1872) ; b) la constitution de la sociolinguistique, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, en Catalogne-Occitanie avant qu'aux États-Unis<sup>3</sup>. Malgré leur espacement temporel – un siècle les sépare –, les deux reviennent au sujet pris en tant qu'être de langage, dont elles explorent tantôt sa physiologie, tantôt sa psychologie. Elles reviennent également à sa ou ses communauté(s) d'appartenance, sujet et communauté qui autrement seraient escamotés parce que résistant aux théories et aux déterminismes. Grâce à l'apport de ces démarches, les modèles de l'interaction ont, eux aussi, évolué. Les développements techniques et technologiques aidant (prise de son, enregistrement vidéo, logiciels d'analyse acoustique, concordanciers etc.), l'oralité, la variation (diatopique, diastratique, diamésique, diachronique), bref l'aspect matériel et pulsionnel des langues, jusqu'aux prosopèmes et arthômes (Lafont 2007) ont pu être de plus en plus pris en compte et étudiés<sup>4</sup>.

La citadelle de la culture institutionnalisée n'en a pas été pour autant ébranlée et n'a pas manqué de réagir à ces assauts. Ainsi, par exemple, encore aujourd'hui une partie considérable, voire majoritaire, de la communauté scientifique rejette avec force le rapprochement, si ce n'est l'équivalence foncière, entre linguistique et sociolinguistique, prétendant qu'il s'agit bien de disciplines distinctes, comme si toute analyse de la première pouvait faire fi de la prise en compte du maillage social. Par ailleurs, l'avancée des langues de grande communication, et d'abord du *globish*, est fonction d'un rapport de plus en plus étroit entre hégémonie politico-économique, uniformisation de la *doxa*, standardisation et conformisme expressifs.

---

monde. Il est cependant intéressant (ou inquiétant ?) de constater que, même chez quelques linguistes contemporains, le charme romantique et positiviste de la correspondance langue = vision du monde est toujours de mise.

3 Nous empruntons à Lafont (1997) sa formulation de « sociolinguistique à la périphérie ».

4 On nous a fait remarquer que les théories linguistiques n'ont pas les moyens d'agir sur la solidarité langue-pouvoir-économie. C'est vrai que souvent la recherche en linguistique semble ne pas mordre sur la réalité du maillage social dont elle prétend étudier, décrire les actes de langage. Mais c'est justement à partir du constat de ces faiblesses (dues parfois à un certain narcissisme académique) que l'idée de la LDS s'est imposée. Par ailleurs, l'analyse nous montre que les représentations sociales des langues et des identités en contexte multilingue peuvent varier même beaucoup auprès de populations étudiantes selon qu'elles soient formées ou non à la linguistique et à la philologie – ce qui ne peut qu'encourager le linguiste à jouer, quelque part, aussi le rôle d'aménageur socio-culturel voire civique. Pour approfondir cet aspect, nous renvoyons aux résultats du projet de recherche « Représentations des langues et des identités en Méditerranée en contexte multilingue », coordonné par Bruno Maurer, soutenu par la Maison des Sciences de l'Homme de Montpellier et auquel nous sommes directement mêlé ([www.dorif.it/ezine/ezine\\_articles.php?art\\_id=104](http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?art_id=104)).

À partir de la prise de conscience du conflit, le plus souvent tacite, silencieux, entre ces deux approches aux langues (que nous proposons de simplifier en usant de l'opposition « numérique vs analogique ») un *second exercice de réflexivité* s'impose, plus complexe et délicat que le premier. Il s'agit maintenant non seulement de comprendre les raisons qui ont déterminé, à tel moment de l'histoire, l'essor de telle ou telle théorie linguistique, mais, au vu des enjeux politiques (au sens large) détectables sous cette correspondance, il s'agit de réfléchir sérieusement au rôle du linguiste, appelé à intervenir dans ces processus à la fois culturels et sociaux.

C'est dans cette perspective que, à côté d'un regard général sur la dimension relationnelle et pulsionnelle du langage, nous estimons qu'il est particulièrement utile de prendre en compte et de mettre à contribution des espaces socio-culturels marqués, comme par exemple les communautés linguistiques minoritaires, perçues par l'opinion publique reconduisant l'idéologie de la cristallisation linguistique comme des survivances d'un passé à jamais révolu et presque mythique ou alors comme des patrimoines plus ou moins gelés. Sur ce point, il ne faut pas se méprendre : ce sont leurs dimensions et leurs précaires conditions d'existence qui font que ces communautés constituent de précieux laboratoires pour mesurer la force de la LDS. Ces communautés, souvent de taille modeste et ayant gardé de la langue ancestrale un emploi essentiellement oral, de proximité, sont d'une part plus authentiques au sens de Lévi-Strauss (2010) et de Wiener (1948 : 187-188) et sont d'autre part tout naturellement habitées par une circularité et une réflexivité fortes : en effet, à quelques exceptions près, ce n'est pas normal, il *ne va pas de soi d'employer une langue minoritaire*. Utiliser une langue minoritaire est donc un acte pensé, délibéré, réfléchi, quelque part militant, car il n'est ni naturel, ni évident. Dans ces conditions plus qu'ailleurs, le sujet et sa parole s'entre-éclairent, celle-ci ayant moins une valeur instrumentale (topologiquement orientée vers le monde référentiel) que d'affirmation de l'identité subjective/communautaire (topologiquement orientée vers l'intériorité du sujet ou du corps social). En règle générale, bien entendu. Sans caricaturer.

Cela dit, on ne peut pas vraiment comprendre ce qu'est une communauté linguistique minoritaire en adoptant le point de vue de la culture linguistique institutionnalisée qui a dans le temps marginalisé ces contextes marqués : il faut donc prendre le risque de la rencontrer à la première personne. Un *troisième exercice de réflexivité* croise alors et résume les deux autres. Il consiste à faire état de notre démarche personnelle de linguiste au contact de ces réalités sociales à la fois plus authentiques et plus piégées, plus petites, s'interrogeant plus souvent et de plus près sur le rapport entre langue, société et pouvoir. En voici les traits essentiels.

Il y a vingt ans, à côté et même au sein des recherches sur la langue française, s'est éveillé en nous le besoin de déborder le cadre linguistique *stricto sensu* ainsi que la culture française institutionnalisée et « reçue » pour emprunter également des chemins moins battus. La rencontre avec des réalités sociales par trop méconnues, comme par exemple les langues de France et notamment la langue-culture occitane contemporaine, nous a prouvé d'une manière tangible, irréversible, qu'en aucune manière une analyse linguistique scientifiquement fondée et idéologiquement honnête ne peut contourner les dimensions subjective, symbolique, communautaire, anthropologique du langage.

En effet, l'étude de la « périphérie » linguistique de l'Hexagone, aussi et sans doute surtout en raison de sa précarité, nous a assez vite imposé au moins deux considérations générales :

1. la sévère mise en question de la compacité et de l'homogénéité présumées de la langue-culture française en particulier et des langues-cultures étatiques en général et, par là, de l'épistémè qui les a produites ;
2. le déverrouillage de l'analyse linguistique, qui de notre point de vue n'est plus sérieusement concevable de manière abstraite ni tout à fait autonome par rapport à l'épaisseur humaine, matérielle des vécus en jeu.

En aval de l'analyse et de la description traditionnelle de phénomènes linguistiques, nous nous sommes désormais donné pour tâche de montrer l'intérêt et les enjeux (culturels et sociaux outre que politiques et économiques) posés non seulement par le français ou les langues de France, mais également – et plus largement – par toute langue de proximité, par toute langue enracinée et identitaire ou par toute interaction à la base ou reflétant ces enracinement et identité.

## 2. TERMINOLOGIE DE LA LDS

Après cette indispensable mise en perspective, pour mieux comprendre l'architecture et le fonctionnement de la LDS il nous échoit de consolider une terminologie de base. Commençons par la prise en compte de la nature du *sujet*<sup>5</sup>. Celui-ci est toujours porteur de langue, de mémoire, d'inscription et d'enracinement historique et *topologique*. Les *racines* sont en nous, elles passent et sont véhiculées par la langue que nous avons non pas apprise mais reçue. Nous sommes des passeurs de mémoire et de langue, à chaque acte de langage nous laissons des traces, plus ou moins nettes ou estompées, de cette *mémoire*, filtrée par notre vécu. Ce faisant, nous ajoutons une couche de subjectivité à la mémoire collective, à la *société latente* (Agresti 2005, 2008) qui nous habite.

---

<sup>5</sup> Nous soulignons en italique quelques praxèmes ou syntagmes censés intégrer un futur glossaire de la LDS.

Qui plus est, le sujet ayant une pleine *souveraineté linguistique*<sup>6</sup> est un *sujet enraciné* qui est tout particulièrement en mesure de transformer le monde parce qu'il est censé connaître l'étroit rapport entre les mots et les choses, les connaissances théoriques et les pratiques. Il peut donc contribuer au développement de sa *communauté*. Il se place en effet aux antipodes du *sujet déraciné*, victime de l'*aliénation diglossique* ou de l'*aliénation* tout court – sujet diminué qui est, lui, transformable, manipulable par le monde.

Finalement, penser et travailler à l'élaboration d'une LDS, c'est vouloir rendre au sujet son pouvoir créateur. Il en a le potentiel : par le langage, actualisé en *discours*, celui-ci intervient à la fois directement et indirectement sur sa vie et le réel qui l'enveloppe. Parfois, ou même souvent, à son insu. Le manque de conscience du rapport liant le sujet au linguistique et les deux à la réalité est en fait l'obstacle majeur qu'une LDS se doit de surmonter. La LDS vise à conscientiser les communautés linguistiques.

L'objectif principal de la LDS est donc la formation d'un sujet conscient de sa nature *d'être de langue*, à savoir d'être conscient des chances que langue et travail partagent d'agir sur (et donc de changer) le monde. Voyons comment ce rapport est structuré et articulé.

## 2.1 DISCOURS ET INTERACTION

En amont et en aval de n'importe quelle transformation du monde, il y a dans l'échange linguistique un processus d'*apprentissage collectif* – qui ne va évidemment pas sans échecs, malentendus, parasitages, redites, régressions, mystifications, censures, asymétries, aberrations, oublis etc. Cet apprentissage devrait en principe améliorer, aussi bien sur la courte que sur la moyenne et longue durée, les conditions de vie du sujet, par le partage, la négociation et finalement la transmission/réception (désormais : « transmission » tout court) de savoirs et d'expériences. Ce processus ne saurait être linéaire. Cependant, en plus de tous les accidents qui peuvent affecter une telle transmission, il nous est très difficile de mettre en discrétion la simultanéité des phénomènes corrélés. Mais quatre éléments sont nécessairement mis en branle à chaque *acte de langue*, étant constitutifs du sujet :

1. la *mémoire*, soit le contenu, l'objet de toute transmission. Codée par le linguistique et l'extralinguistique (dimension sensorielle, sémiotique etc.) elle est inscrite dans le biographique et construit le *sujet historique* (sujet de mémoire) ;
2. la *langue*, qui est son matériau, son véhicule privilégié (quoique non exclusif), s'actualisant en discours. Étant à son tour le résultat de chaînes de transmissions, elle a tendance à se confondre avec la *mémoire*, de même que

---

<sup>6</sup> Le concept de « souveraineté linguistique » définit *a contrario* celui de « malaise linguistique ».

le sujet historique est inéluctablement aussi *sujet discursif* : le sujet actualise sa mémoire en actualisant sa langue. Il n'est jamais le maître absolu ni de l'une ni de l'autre, les deux provenant de loin, des générations lointaines ou disparues, et gisant dans l'inconscient du sujet et de sa communauté ;

3. l'*interaction* (explicite ou implicite, *en présence, en absence* ou *en latence*) représente pour sa part le support social du déroulement de cette transmission et est affectée par les conditionnements qu'implique l'utilisation d'un système linguistique donné. Il n'y a pas de langue, donc pas de sujet discursif ni de mémoire en dehors d'une interaction : celle-ci construit tout particulièrement le *sujet dialogal* (sujet dialectique, sujet relationnel) ; par celle-ci le sujet dialogal construit son identité ;
4. l'*espace* (concret ou virtuel) représente enfin le support topologique, le cadre matériel d'existence de toute transmission. Il enveloppe et est en dialectique nécessaire avec un autre espace qui est à la fois réservoir mémoriel, relais linguistique, dispositif relationnel : cet espace, c'est le corps du sujet, à savoir le *sujet topologique* (sujet de présence physique au monde). Il a sa structure et, à partir de cette structure, il organise discursivement le monde. Nous y reviendrons plus loin.

On remarquera que les éléments (1) et (2) concernent la dimension temporelle, alors que les éléments (3) et (4) relèvent plutôt de la dimension spatiale. L'action sur le cadre ambiant (*hic*) ne peut se réaliser (*nunc*) qu'à partir de la projection d'un temps (mémoire, discours) antérieur.

Ainsi, chaque fois qu'il y a transmission du savoir, ces éléments étroitement interconnectés et interdépendants sont mobilisés et éventuellement modifiés, reconfigurés. Le sujet participe, qu'il en soit conscient ou pas, de ce mouvement évolutif, en subissant ou en provoquant de telles modifications, reconfigurations. Temps et espace sont concernés de près : ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, le développement technique aboutissant à la réalisation des avions et résultant non seulement de multiples transmissions de savoirs très ponctuels, mais également de pensées, rêves ou imaginaires<sup>7</sup>, a modifié lourdement la notion de « distance ». Avec elle le(s) sens du praxème « adieu », dans le discours concernant le voyage, a/ont été bouleversé(s) en relativisant énormément l'image d'un temps irréversible où le sujet se sépare douloureusement de son interlocuteur.

Or, même si en usant du conditionnel, nous avons affirmé que toute transmission devrait aboutir à une sorte d'avancée, ou progrès, du sujet et de sa/ses communauté(s)<sup>8</sup>. Malgré une saine méfiance à l'égard de l'idée de *progrès linéaire* ou de

---

<sup>7</sup> Ainsi les avions ont été pressentis dès la fable d'Icare. Cf. Guillaume Apollinaire, *L'Esprit Nouveau et les poètes* (1917).

<sup>8</sup> Le conditionnel y est de rigueur, puisque nous savons, d'une connaissance intuitive, pratique, que le niveau de « bonheur » d'une société ne se mesure pas nécessairement en termes ni de richesse économique (PIB) ni de progrès technologique. On propose par exemple de nouveaux indicateurs concernant le bonheur d'une société. Parmi ceux-ci, le BIB (Bien-être Intérieur Brut) est sans doute le plus saisissant. Nous n'irons pas plus loin : ici, il nous suffit de remarquer

croissance illimitée, nous pouvons nous accommoder de trois formulations très générales :

- a. le sujet et les organisations humaines évoluent aussi et d'abord par le discours ;
- b. l'apport de l'Autre (individu ou *maillage social*) est indispensable au développement du sujet. Par conséquent,
- c. sujet, communauté et discours se répondent et s'entre-éclairent. Chaque élément décide de l'évolution de l'autre. Ou de son involution<sup>9</sup>.

Analyser de plus près ce processus d'apprentissage collectif – comment le discours permet de ménager ou ménager la transmission des savoirs et des expériences et comment cette transmission transforme la réalité – revient à affronter un problème d'une formidable complexité, irréductible à tout système. Non seulement à cause de la quantité des variables à prendre en compte, mais également à cause d'une raison pour ainsi dire *intrinsèque* : il appartient au discours de surprendre, créer, se contredire, mentir au monde... il est souvent imprévisible, il permet de formuler de nouvelles idées, il renverse les valeurs acquises. C'est d'ailleurs par ce caractère novateur, parfois déroutant, qu'il rend possible l'évolution culturelle et technique des civilisations.

## 2.2 CORPS DU SUJET ET REPRÉSENTATIONS DU MONDE

Si la formidable complexité de l'action transformatrice exercée sur la réalité par le discours, par la transmission/modification des savoirs qui s'y accompagne, nous pousse à renoncer à en échafauder ici une théorie générale ayant pour base la terminologie de la LDS, nous estimons que le *sujet relationnel*, protagoniste absolu non seulement de ce processus de partage et de transmission de la connaissance, mais également de tout ce qui est *créatif* et *surprenant* dans le discours, est, lui, relativement analysable. Ne serait-ce qu'au niveau de son architecture.

En effet, au carrefour ou plus exactement au cœur de toute transmission de savoirs, situé dans l'espace et traversé par le temps, c'est une évidence, se trouve le *corps du sujet*. Celui-ci est donc le dépositaire de la *mémoire*, qui parfois s'inscrit visiblement en lui : un visage crispé peut être « parlant », de même qu'une bosse ou un ventre proéminent peuvent laisser deviner des attitudes, des styles de vie, des intérêts ou au contraire des négligences. Mais le corps du sujet est également le résonateur de sa *langue*, de la langue maternelle qu'il a reçue en héritage ou

---

que l'opulence d'une société, qui est à son tour l'un des résultats de son développement, avec les confort est porteuse de fragilités – biologiques, environnementales ou comportementales.

9 L'écrasement de la subjectivité, son effacement dans une soi-disant « masse » sociale, l'assujettissement de celle-ci à une idéologie totalitaire est une mécanique bien connue. Pour qu'elle se réalise, la simplification et standardisation-cristallisation du discours dominant est une condition nécessaire, encore qu'insuffisante.

alors d'une langue qu'il a apprise plus tard, langue qui en tout cas s'accompagne toujours d'un langage du corps articulé en traits tantôt universaux tantôt relevant de cultures spécifiques. Ce corps est par ailleurs situé au cœur d'un *espace* de communication et représente l'un des deux pôles de l'*interaction*. Voilà les quatre éléments fondateurs du discours qui se trouvent être également à l'origine de la construction du sujet.

On le voit clairement : sujet discursif et sujet topologique ne font qu'un. Le sujet est plus qu'un point dans l'espace, il est plus que l'auteur d'une surface discursive : il est contraint physiologique, profondeur psychologique et épaisseur à la fois d'*animal topologique* et d'*être travaillant*. Travail et discours manipulent et transforment la réalité et établissent par là une continuité fondamentale entre l'intériorité du sujet, son enveloppe cutanée/sensorielle et son espace de vie et de communication. Étant à la fois physique, psychique, symbolique, social et érotique, le corps du sujet est également une topologie organisatrice et de l'espace et du discours. Ainsi, un assez vaste répertoire de représentations métaphoriques naît de l'architecture fondamentale et fondatrice du corps du sujet. Il s'agit d'abord et surtout de représentations binaires, comme par exemple :

- spatio-temporelles : « le futur est devant » vs « le passé est derrière » [le corps du sujet] ;
- axiologiques : haut-lumineux-antérieur vs bas-sombre-postérieur ;
- philosophiques : « monde extérieur » vs « règne intérieur ».

Relevant de l'architecture du corps du sujet, ces formulations métaphoriques primaires sont largement partagées par les communautés linguistiques, d'où leur caractère universel. Même lorsqu'on remarque que certaines représentations ne le sont pas, le corps du sujet en reste universellement le cœur, le sous-bassement, le repère<sup>10</sup>.

La *rentabilité* de ces représentations binaires primaires est témoinnée par le foisonnement, à partir d'elles, de phrases idiomatiques ou figées – dont le sens est relativement autonome par rapport au contexte en ce que ce même sens est issu d'une *interaction latente*, soit acquise par la communauté. Voici à titre d'exemple quelques-unes de ces phrases figées organisées à partir de la schématisation de l'architecture fondatrice du corps du sujet – schématisation empruntée à Robert Lafont et reproduite telle quelle dans la partie centrale de la figure suivante :

---

10 C'est par exemple le cas de la figuration de l'avenir qui en français et dans la plupart des langues est représenté comme étant « devant » nous par rapport au passé qui est « derrière » nous, alors qu'en certaines langues d'Afrique c'est le contraire (le passé est devant nous parce que nous pouvons le « lire » ; l'avenir est derrière nous parce qu'il nous est inconnaisable).

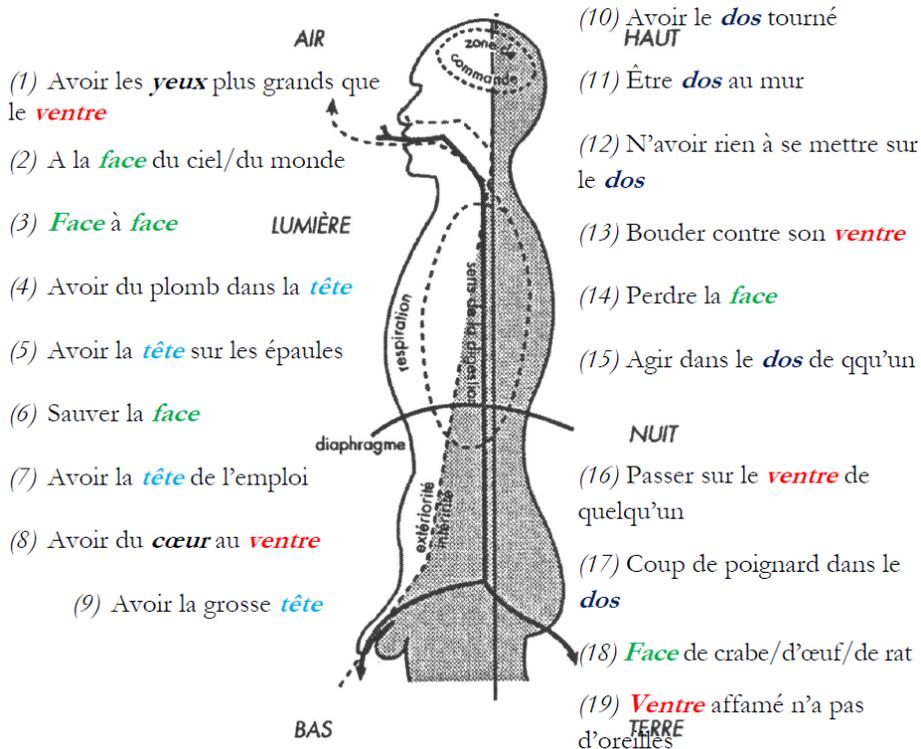


Fig. 1. Architecture du corps symbolique et essaimage phrastique. Adaptée de Lafont (2007 : 45).

Dans la Fig. 1 nous avons distribué topologiquement un échantillon de phrases figées d'après les oppositions fondamentales : *lumière* (ce qui est positif, rassurant, rationnel ; ce qui progresse, ce qui marche en avant, ce qui symbolise l'ouverture etc.) vs *nuit* (ce qui est négatif, régresse, reste à l'ombre, ce qui est perte de contrôle visuel et, par là, qui provoque peur, crispation ; ce qui symbolise donc l'imprévu, l'irrationnel etc.) ; *haut* (ce qui est élevé, supérieur, pur, léger, aérien, abstrait, transcendant etc.) vs *bas* (ce qui est impur, inférieur, grossier, lourd, terrien, vulgaire etc.) ; *air* (ce qui est spirituel, aérien, léger, élevé, pur, parfumé, vital, impalpable, bon, transcendant, abstrait) vs *terre* (ce qui est primaire, charnel, lourd, terrien, matériel, mauvais, concret etc.).

Bien évidemment, la distribution topologique de notre échantillon de phrases a sa part d'arbitraire. Nous avons simplement gardé le sens « doxal » de chaque phrase figée qui, pour être telle, véhicule un sens qui est à priori relativement stable en amont et en aval de toute actualisation discursive. Ainsi, par exemple, (6) et (14) s'opposent en ce que la « face » est tantôt sauvée, tantôt perdue.

« Sauver la face » est une expression qui représente un sujet qui est toujours en mesure de se présenter au monde (voilà pourquoi nous avons placé cette phrase figée à gauche), alors que « perdre la face » signifie la perte de cette condition et le dévoilement, impromptu et négatif, du côté caché, privé, intime, embarrassé.

sant du sujet dont il est question : c'est le « Roi nu ». Bien évidemment, nous le répétons, nous donnons là le sens « doxal », c'est-à-dire le sens commun de telle ou telle phrase figée, ce qui n'empêche guère d'autres lectures, interprétations, d'autres sens. Si la forme peut l'être, et l'est bien souvent, rien n'est jamais vraiment figé au niveau du sens.

### 2.3 SUJET ET NIVEAUX DE MISE EN RELATION

Ces quelques exemples et schématisations nous permettent de saisir l'essentiel de l'architecture du corps du sujet discursif et quelques-unes de ses très nombreuses actualisations discursives cristallisées dans le vocabulaire par la ratification de l'usage social. Cette architecture, parce qu'elle recouvre l'organique premier du sujet, relève de l'anthropologie linguistique, en accompagnant, conditionnant et transcendant le *sujet historique* : quel qu'il soit, où qu'il soit, quoi qu'il fasse. Elle permet de coder linguistiquement (en versant la pensée subjective à la *mémoire collective, latente*), et donc de transmettre, la mémoire du sujet en usant de repères communs. Mais le sujet relationnel, pour être tel, est un être qui, tout en modifiant la réalité, au contact de celle-ci est modifié. Cette réalité est un environnement (cadre ambiant, milieu naturel, milieu social etc.) qui a sa face spatiale et sa face temporelle-historique – et, évidemment, discursive.

Des indices concernant la configuration discursive de cet environnement sont déjà inscrits dans notre échantillon de phrases figées. Les différents exemples (1) à (19) de la Fig. 1 montrent que le corps discursif du sujet est à l'origine d'un essaimage de phrases figées parce que véhiculant un sens et des images partagés par la communauté, à quelques éléments idéologiques près. Or, il est banal de constater que certaines d'entre elles relèvent d'expressions particulièrement imagées ou familières (que l'on compare « perdre la face » à « face de crabe/d'œuf/de rat »), ce qui implique que tous ces exemples ne sont pas adaptés à n'importe quel cadre d'interaction.

Il nous échoit donc d'inscrire notre sujet dans un *contexte d'interaction* (avec ses semblables ainsi qu'avec son environnement), contexte qui détermine ses réglages discursifs, ses tris praxémiques etc. et qui de toute évidence détermine également la qualité et la forme de la transmission/réception de la connaissance. Pour atteindre une schématisation suffisamment souple et rentable de ce *sujet relationnel*, nous proposons d'emprunter quelques indications à la psychologie et à la sociologie. En simplifiant et en modifiant l'architecture de la grille ékistique (Doxiadis 1968 ; Moles, Rohmer 1972), à savoir le schéma des « coquilles de l'homme »<sup>11</sup>, cette structure pose à tout le moins quatre couches ou *niveaux de mise en relation* :

---

11 La grille originelle concerne en effet moins la configuration du sujet dans le maillage discursif que la configuration du sujet dans l'espace physique.

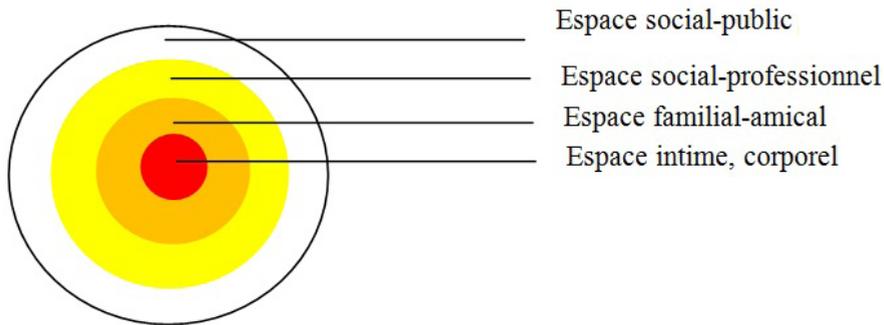


Fig. 2. Le sujet relationnel

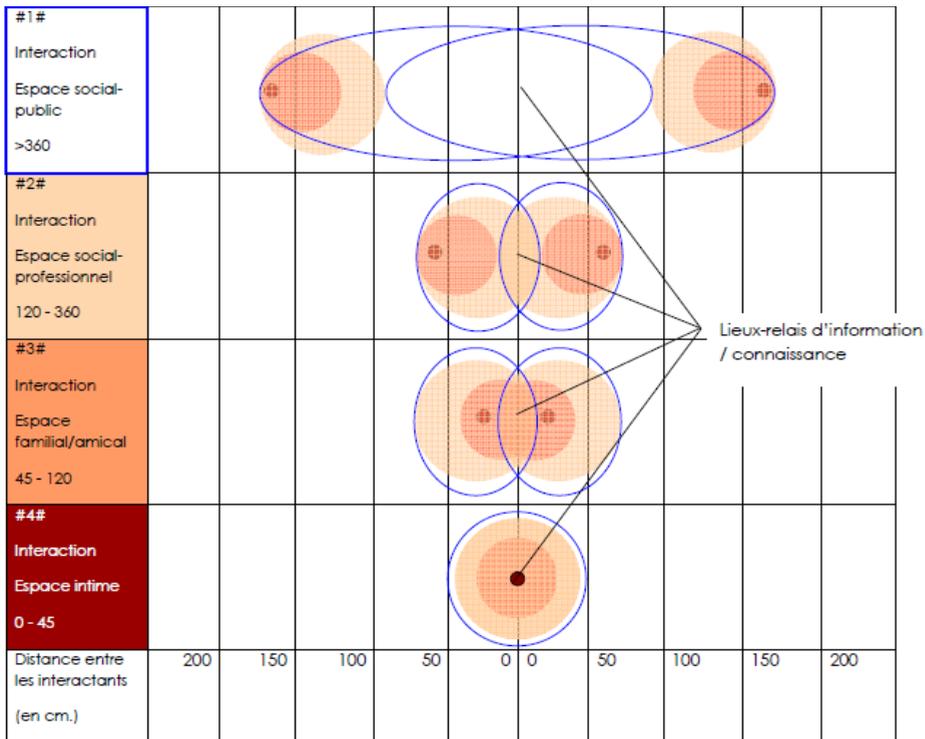
Par rapport à la Fig. 1, le *corps symbolique* est remplacé par le *corps discursif* : ce qui a trait à l'intimité du sujet se dit par un langage personnel, intime, interne et intérieur (le « cœur » est à la fois la partie la plus interne du corps et le thème le plus intime du discours) ; ce qui a trait aux échanges strictement pragmatiques se dit par un langage qui fuit – autant que possible – toute marque de subjectivité, pour communiquer – autant que possible – des contenus discrets qui n'affectent pas en principe les dimensions intérieures du sujet. Finalement, la deixis ainsi que l'acte nombrant (autant d'actes de langage visant à la mise en discrétion du réel) usent largement de fonctionnalités exclusives des parties les plus externes du corps du sujet, à savoir les mains.

Nous pouvons donc considérer ces niveaux comme correspondant à autant d'*espaces de rencontre*, donc d'*interaction*. Ils peuvent par là être envisagés comme de potentiels *relais de connaissance*, en ce que dans le cadre de ces espaces peut se dérouler la transmission de savoirs et d'expériences. Il s'agit de cercles concentriques structurés autour du noyau central, qui est le lieu par excellence de la *communication verticale* – surgissant des profondeurs (l'inconscient), visant les hauteurs (la spiritualité) et fonctionnant aussi par des silences (le non-verbal) – alors que les cercles externes sont les lieux fréquentés par la *communication horizontale*, se déroulant dans les couches externes du sujet, dans la « ville », le « commerce » avec les autres. Cette communication est souvent utilitaire, banale, stéréotypée, défensive ou protectrice par rapport à l'espace intime<sup>12</sup>.

#### 2.4 TOPOLOGIES RELATIONNELLES ET RELAIS DE CONNAISSANCE

Nous venons de le voir : l'*interaction* (qui n'est jamais que linguistique *stricto sensu*) se joue dans le cadre des relais de connaissance et peut faire par conséquent

<sup>12</sup> La langue en tant qu'instrument défensif du sujet est l'une des interprétations proposées par la physiologie.



#1# Interaction Espace social-public	Interaction formelle dans le cadre d'un espace peu défini. Le langage utilisé est très standardisé, aussi neutre que possible, à caractère opératif dans la plupart des cas
#2# Interaction Espace social-professionnel	Interaction le plus souvent formelle dans le cadre d'un groupe défini par quelques marques d'appartenance et par des objectifs communs. Le langage utilisé est standardisé et spécialisé et présuppose chez les actants la maîtrise d'un savoir partagé
#3# Interaction Espace familial/amical	Interaction non-formelle dans le cadre d'un cercle restreint, privée et « interne » (les proches ainsi que les amis) définie par le partage de forts liens affectifs et symboliques, même in absentia. Le langage est marqué par la subjectivité et au point de vue affectif, expressif. Dans l'interaction les actants co-construisent leurs personnalités en échangeant une véritable substance
#4# Interaction Espace intime	Interaction profonde dans le cadre d'une relation privilégiée avec un autre par rapport auquel le sujet a tendance à annuler sa propre personnalité. Le langage utilisé peut être silencieux, non-verbal et en tout cas le sujet fait la preuve de son insuffisance expressive. A l'extrême, l'autre, c'est le « tu » tantôt érotique, tantôt religieux/transcendant

Fig. 3. Les topologies relationnelles

évoluer le sujet d'après différentes *topologies relationnelles*<sup>13</sup>. Si la *mémoire* est l'affaire d'un legs que le sujet met en forme et restitué par une *langue* qui est patri-

13 Rien ne prouve que le sujet évolue à la même vitesse dans toutes les couches discursives. Le contraire est plutôt vrai : nous connaissons tous des personnes qui peuvent avoir une grande maîtrise du discours social, public, et qui manquent de maturité pour ce qui est des échanges affectifs, ou vice-versa.

moine à la fois individuel et collectif, cette même langue se réalise en discours divers (par genre textuel, registre, vocabulaire etc.) via l'interaction et d'après les différentes topologies relationnelles qui l'inscrivent en des espaces divers.

En effet, ces topologies sont d'abord l'affaire d'espaces concrets. Lorsque nous n'abordons que l'interaction *in praesentia*, elles correspondent le plus souvent aux proxémies – qui varient selon les cultures et n'ont pas de valeur universelle (Hall 1966). Cela dit, on peut mesurer au centimètre près les distances physiques propices, par exemple dans la culture des pays « latins » (dont la culture française), à l'interaction dans les différents espaces-relais, et représenter par là graphiquement les topologies relationnelles :

Nous pouvons tirer quelques éléments significatifs de cette représentation :

- ce schéma ne concerne en principe que l'interaction *in praesentia*, faite de sujets en chair et en os, en relation les uns avec les autres et partageant très matériellement le même espace<sup>14</sup>. Lorsque cet espace physique est traversé par le langage, l'interaction se réalise sous certaines contraintes et peut déboucher sur un partage d'informations censé faire évoluer les (inter)actants ;
- l'espace concerné par l'interaction, le « relais de connaissance » de chaque interactant, peut être croisé, parasité, par d'autres présences langagières (voix « off », texte écrit sur un panneau etc.) qui peuvent conditionner l'interaction elle-même ;
- la distance entre sujets-actants, de #1# à #4# est proportionnelle au nombre d'interactants virtuellement touchés. Cet élément quantitatif a des retombées au niveau de la qualité des messages : la quantité d'interlocuteurs potentiels concernés par une interaction se déroulant dans le cadre de l'espace public étant logiquement plus élevée par rapport à des échanges plus intimes, ces destinataires seront le plus souvent anonymes et récepteurs de messages plus « universaux » ou standardisés, facilement recevables. Par ailleurs, au niveau de l'énonciation, nous observons que le statut des pronoms varie en fonction des topologies relationnelles : c'est par exemple le cas de la non-personne, d'autant plus « absente » ou « exclue » du scénario de la communication lorsque les interactants sont deux, qu'ils partagent en #4# un discours particulièrement personnel et lorsqu'ils occupent de manière exclusive l'espace de l'interaction ;
- malgré cela, il se peut qu'une interaction soit banale, reçue, stéréotypée disons au niveau de #3# et originale, affectivement marquée au niveau de #1#. La rhétorique classique illustre bien le rôle du *pathos* dans le discours persuasif destiné à un auditoire plus ou moins vaste. Il s'agit sans doute de la configuration du discours charismatique : un discours se déroulant dans l'espace public (#1#) mais sollicitant le sujet pulsionnel, touchant les inter-

---

14 Cela dit, on pourra mobiliser le concept de « proximité » pour appliquer ces mêmes schémas aussi à l'interaction *in absentia*.

actants, même à grande distance ou *in absentia*, au niveau des verticalités de la communication (#4#) ;

- enfin, il faut considérer également la question de la communication en ligne, qui abolit ou reconfigure les distances physiques et qui permet de nouvelles formes d'interaction où le statut même de l'*autre absent* se révèle profondément modifié.

En résumant, le processus relationnel est, *en gros*, distribué sur ces quatre topologies relationnelles principales, où l'emplacement des interactants dans l'espace n'est guère secondaire ou accessoire<sup>15</sup>. Bien au contraire : la pression du réel est telle que force est de réserver à ce réel le rôle de *contexte* et de réserver au contexte textuel celui de *cotexte* ou d'*environnement textuel*. Chaque topologie a son fonctionnement et sa grammaire, sa façon de développer, d'organiser l'échange/apprentissage lui-même, qui ne peut donc qu'être multidimensionnel [l'enfant apprend différemment à l'école (#2#) et en famille (#3#) etc.].

## 2.5 COMPÉTENCES VS CONNAISSANCE

À partir de la schématisation du sujet d'après ses zones et ses dispositifs de mise en relation, nous venons d'illustrer les contours d'un éventail de topologies relationnelles au cœur desquelles – c'est-à-dire à l'intersection des espaces individuels de mise en relation – la pulsion communicative du sujet, actualisée dans l'interaction, circule pour modifier quelque part le cadre ambiant. Cette circulation, nous le verrons, est déjà une forme de circulation du sens.

Plus haut nous avons évoqué une importante analogie, ou homologie entre la langue et le travail (Rossi-Landi 1968 ; Lafont 1978), tous deux étant des formes de production du sujet visant à manipuler et transformer la réalité. L'expérience *réfléchie* de cette transformation (directe ou indirecte) peut générer, chez le(s) sujet(s) protagoniste(s) de ce processus, un apprentissage. Ainsi, l'utilisation d'un outil précède et permet normalement une utilisation plus compétente de ce même outil dans un nouveau cycle de praxis. De même, le développement – ou mise en *espace* par la *langue* – d'un discours en *interaction* mettra, par exemple, à dure épreuve les arguments et les convictions – *mémoire* – d'un sujet qui, à partir de cette expérience, pourra à l'avenir interagir différemment en structurant différemment ses propos.

Si cet apprentissage évolutif est une retombée positive de l'expérience (praxis matérielle ou praxis discursive), il est à notre sens indispensable de préciser qu'il se réalise au moins sur deux niveaux, trop souvent et trop facilement confondus :

---

<sup>15</sup> Cela dit, il est loin d'être toujours indispensable, comme le témoigne l'existence même de n'importe quel échange *in absentia*. Par ailleurs on a récemment mis à jour l'analyse proxémique, en y intégrant les problèmes posés par la communication de proximité à l'âge d'internet.

1. une avancée ou reconfiguration en termes de *compétences* (le sujet gagne un plus d'informations ou d'habiletés) : c'est la dimension « horizontale », utilitaire, du savoir ;
2. une avancée ou reconfiguration en termes de *connaissance* (le sujet progresse sur la voie de la compréhension et donc de la conscience) : c'est la dimension « verticale » du savoir.

Il est très compliqué d'aller plus dans les détails et de recouper avec plus de précision ces deux niveaux d'apprentissage sollicités, fécondés par l'interaction. En effet, les voies de la compréhension paraissent illimitées, comme l'expérience de l'intuition nous le montre : il se passe parfois que le sujet atteint le sommet de la compréhension à des moments apparemment banals, en des circonstances qui en principe n'auraient strictement rien pour solliciter le noyau profond de son être, et même en dehors de toute interaction *in praesentia*. On n'a que trop écrit au sujet de l'épisode de la madeleine proustienne, qui pose, entre autres choses, l'évidence des relations – humaines et environnementales – *in absentia*.

## 2.6 CENSURES ET CÉSURES DANS L'INTERACTION

À travers et à l'intérieur des espaces-relais le sujet est traversé par des messages (forme, portée et contenu) divers, parfois contradictoires. Il réagit suivant cette diversité : on parle de masques, on parle de registres en tant que « face externe des discours » (Achard 1995 : 87). Rien de plus naturel : le sujet et sa parole s'« habillent » différemment suivant le contexte relationnel – ou « scène d'énonciation » (Maingueneau 1993, 1998) – qu'ils sont en train de vivre ou d'animer. Par le langage, aussi, le sujet ménage son *éthos* – avec plus ou moins de succès.

Il ne faut pas cacher d'importants conditionnements et asymétries. La différence de statut social entre les interactants, par exemple, même si cette différence n'est sans doute jamais absolue – il suffit de changer de contexte pour que le rapport s'inverse : le professeur est une autorité dans l'institution par rapport à ses élèves, mais au dehors la donne peut être bien différente<sup>16</sup>.

L'identité multiple est un autre facteur qui conditionne puissamment l'interaction et qui confirme l'intérêt pour le linguiste de se pencher et de se former en partie au contact des communautés linguistiques minoritaires<sup>17</sup>. Un cas très parlant parce qu'il concerne le matériau même de l'échange est en effet représenté par le régime diglossique : c'est un cas de figure incontournable dans la perspective de la LDS. On connaît bien les dynamiques générées par ce complexe, un masque que le sujet qui en est victime n'arrive pas à s'arracher de la figure : chez un locuteur qui a honte de sa parole, dès qu'une personne tierce rentre dans le

<sup>16</sup> Un excellent exemple de ce que nous venons d'exposer est à notre sens représenté par le film de Laurent Cantet *La classe – Entre les murs* (2008).

<sup>17</sup> V. *supra*, § 1.2.

champ d'une interaction de connivence, il y a passage à la langue dominante (qui occupe dès lors les relais #1# et / ou #2#) afin de protéger les couches #3# et #4# ainsi que son éthos – en évitant l'image que le locuteur de langue minoritaire donnerait de lui-même d'après un système de valeurs diffus et lié à des représentations stéréotypées et dévalorisantes. Nous pouvons affirmer par là que le *code switching* d'une part correspond certes à un ajustement de registre, mais d'autre part représente une censure/césure dans l'interaction, une faille dans la topologie relationnelle : plus que communiquer (c'est-à-dire « mettre en commun »), le sujet discursif se cache ou se déguise<sup>18</sup>.

## 2.7 LE PROBLÈME DE LA CIRCULATION DU SENS

Nous avons jusque-là illustré les constituants premiers du discours (mémoire, langue, interaction, espace), cerné le statut et les facettes de son protagoniste absolu (le sujet relationnel), tracé les contours et les limites des différentes scènes d'énonciation (les relais de connaissance et les topologies relationnelles). Il nous faut maintenant dynamiser ces éléments en abordant le problème de la *circulation* et de la *négociation du sens*.

Pour ce faire, l'analyse de l'interaction en langue minoritaire (encore faudrait-il préciser laquelle et dans quel contexte sociolinguistique etc.) peut représenter un laboratoire particulièrement intéressant car elle met en évidence une qualité essentielle de l'interaction elle-même, à savoir la complexité du rapport entre le sujet, son espace d'action socialement plus ou moins reconnu, et sa/ses communauté(s) (linguistique(s)). Le degré de partage de *mémoire, langue, espace* et conditions d'*interaction* est fonction du niveau de cohésion sociale et d'intercompréhension au sein d'une communauté.

Si les interactants partagent une même mémoire, un même niveau de langue, un même cadre ambiant ou territorial, il y a lieu de croire que le sens (à savoir l'actualisation ou thématization du sujet pulsionnel) circule plus aisément au sein de l'interaction, quelle qu'en soit la topologie relationnelle. Une maîtrise imparfaite de la langue de l'échange, une méconnaissance partielle ou complète du sujet dont il est question dans le discours, une séparation matérielle des deux interactants, un univers référentiel par trop asymétrique etc. peuvent dérouter le sens qui n'atteindra pas, dès lors, sa cible<sup>19</sup>. Une forte cohésion sociale facilite au contraire les inférences et permet de saisir plus aisément les contenus implicites.

---

18 Ce qui est bien connu par tout sociolinguiste engagé dans des enquêtes de terrain : la présence d'un médiateur local peut partiellement conjurer son rôle, volontaire ou involontaire, d'« intercesseur de la norme » (Lafont 1990 : 25-35) et lui permettre d'avoir accès à des contenus discursifs qui lui seraient autrement interdits.

19 Un exemple fréquent de malentendu au sein d'une communauté linguistique est l'interprétation fautive de textos, où la thématization du sujet pulsionnel est souvent mal reçue par déficit de contextualisation.

En termes théoriques généraux, la communauté scientifique est bien d'accord là-dessus : le sens est un processus, le résultat d'un travail, d'une négociation et non un contenu fixe ou prévisible. Voilà pourquoi, dans le sillage de la praxématique de Robert Lafont (au moins 1976, 1978, 2004, 2007) et de l'école qu'il a créée, à une exception près dans cet article, nous avons préféré parler de *praxèmes* au lieu de *mots* ou de *signes* : nous remplaçons par là des *unités de sens* par des *unités de production du sens*. Ce remplacement est très fécond en fonction de la LDS.

### 2.7.1 PRAXÈME VS SIGNE

S'inscrivant en faux contre la notion classique de signe, le praxème est comparable à un silex dont les aspérités et les entailles correspondraient en gros au squelette consonantique, et d'abord aux racines bi- et triconsonantiques de l'indoeuropéen : comme le silex, le praxème est ainsi disponible à accomplir plusieurs tâches en contextes d'emploi différents. Il est donc traversé, habité par les accidents de l'histoire, les enjeux psychologiques individuels et collectifs, l'organisation topologique de l'interaction : autant d'éléments qui poussent les praxématiciens à remplacer la *signification* – cristallisée, positive, immuable, donnée une fois pour toutes – par la *signifiance*, à savoir un processus signifiant éminemment dialectique, reflétant une interaction et une négociation permanentes entre sujets bien vivants.

La différence idéologique entre *praxème* et *signe* est capitale, reflétant l'opposition entre une société-« lieu de conflits » (Lafont) et une société-« masse inerte » (Saussure). Le praxème produit du sens, tel sens etc. en fonction des heurts, mouvances, déchirures, simplifications, spécialisations, stéréotypes etc. traversant et habitant telle communauté linguistique à tel moment et dans tel contexte. À l'opposé, le signe classique, à la double face signifiant/signifié, véhicule un sens figé, gelé, étant la pièce de monnaie dont la valeur est exclusivement d'échange et non pas d'usage : le sens est alors inscrit et compris dans le signe et ne circule que de manière mécanique. La transmission, l'apprentissage par l'interaction n'est par là qu'une simple dynamique d'encodage-décodage faisant l'économie aussi bien du mémoriel que du topologique. Elle transcende donc l'humain.

Le praxème, par contre, n'aurait pas de sens en lui-même : en effet, le sens ne résulterait que du contexte-cotexte et, de ce point de vue, le praxème est comparable à une pièce de monnaie dont la valeur serait plutôt d'usage, c'est-à-dire soumise et accompagnant les mouvements de la société-système et les valeurs qu'elle produit ou modifie au jour le jour. La praxématique permet donc de saisir le sens dans le discours comme résultat d'une circulation et, dans ce cadre, d'interpréter le processus de transmission-apprentissage comme une co-construction du sens<sup>20</sup>, où le

---

20 Nous rejoignons là, bien évidemment, une terminologie tout à fait connue et partagée par les analystes du discours. Cela dit, dans le cadre de la LDS, nous préciserons plus loin ce concept par trop abstrait de « co-construction du sens » en lui attribuant une valeur et des

destinateur en s'adressant au destinataire réalise une action à double orientation. Ce que d'ailleurs représente bien, en français, la centralité du verbe « apprendre » : apprendre à quelqu'un, apprendre *de* quelqu'un : nous avons là une première illustration de ce que « circulation du sens » dans le discours peut vouloir dire.

## 2.7.2 SENS CO(N)TEXTUEL, SENS IMMANENT ?

Pour approfondir notre analyse de la « circulation du sens » en discours, il nous faut maintenant considérer de plus près la devise bien connue de Wittgenstein : « les mots n'ont de sens qu'en contexte », reprise par Benveniste (1974 : 226), implicite dans le lexique-grammaire de Maurice Gross<sup>21</sup> et, finalement, dans sa substance, partagée par le même Lafont et bien d'autres linguistes. Or, plus haut nous avons usé de prudence pour essayer de décrire la nature du rapport entre sens et praxème, le produit (sens) étant le fait d'un producteur (le praxème, thématifié par le sujet) qui, tout en possédant un programme de sens, n'est productif qu'en contexte-cotexte. En effet, si nous partageons en général cette vue des choses, nous trouvons que, d'une part, il n'en faut pas faire un dogme ; et, d'autre part, qu'il est indispensable de garder à l'esprit qu'en dehors de toute approche distributionnaliste, mécaniste ou « numérique », et quoi qu'il en soit du cotexte, toute unité langagière, du fait d'être *perçue* par un sujet (discursif), finit par être toujours *mise* en contexte, de la même façon que tout sujet relationnel est toujours en relation avec un Autre – présent, absent ou latent. Ainsi, il est à notre avis difficile de nier de manière absolue le fait que chaque *praxème* possède du sens indépendamment de l'échiquier discursif/textuel dans lequel il se trouverait à fonctionner.

Il est vrai que toute mise en discours (en usant de praxèmes, parapraxèmes ou métapraxèmes) segmente formellement une signifiante qui, pour être un processus d'actualisation du pulsionnel, est une continuité ramenable à l'unité complexe du sujet relationnel – et que donc la valeur de chaque segment peut être ramenée à la valeur de l'ensemble. La maîtrise de cette mise en discours/mise en discrétion est une opération qui demande beaucoup de temps à l'enfant qui apprend péniblement à parler et un effort assez considérable à l'adulte en passe de formuler une pensée articulée. Le malentendu, l'échec, le ratage etc. sont là pour nous rappeler ce niveau de complexité.

Il n'empêche que le petit d'homme, sujet pulsionnel, sujet désirant par excellence, même tout petit arrive à faire circuler du sens en interaction avec ses parents en usant de praxèmes cotextuellement isolés et même partiellement inaboutis. Le

---

fonctionnements topologiques, le *sens* étant ici d'abord la trajectoire de traversée du sujet relationnel par la parole de son interlocuteur.

21 Chez qui le « contexte » serait la phrase, et d'abord la « phrase simple », qui est d'après Gross (1986 : 299) « l'unité significative du lexique ».

rôle des relais de connaissance et des topologies relationnelles est alors tout particulièrement évident : créer les conditions matérielles pour que le travail d'inférence, donc de réception du sens, soit possible. Mais au-delà de cet exemple, deux faits de langue tout à fait courants – entre autres – semblent appuyer la thèse de l'existence d'un fond de sens du praxème pris à part de toute mise en discours :

1. La synonymie. Puisque le synonyme parfait, absolu, n'existe pas, l'hypothèse d'une parfaite remplaçabilité des praxèmes n'est pas scientifiquement recevable. Lorsqu'un praxème tombe en désuétude et qu'un autre prend sa place, c'est que des conditions socio-culturelles ont changé. Il y a lieu de penser que la praxéogénie qui est à l'origine des séries synonymiques s'est produite pour répondre à des exigences référentielles qui ne pouvaient être satisfaites par simple différenciation contextuelle. Ainsi, si la phrase de Maupassant (*Toine*, 1885) « Le hameau enfoncé dans un pli du vallon [...] pauvre hameau paysan composé de dix maisons normandes » n'est pas tout à fait remplaçable par « Le village enfoncé dans un pli du vallon [...] pauvre village paysan composé de dix maisons normandes », c'est que, évidemment, à parité de contextes, le praxème *hameau* possède quelque part une plus-value culturelle, littéraire si l'on veut, qui le distingue à *nos yeux* (voilà une topologie relationnelle *in absentia*) du praxème *village*. Il est sans doute question d'« image de réalité » – en amont de toute détermination parapraxémique (grammaticale) – plus nette dans *hameau*, plus estompée dans *village*<sup>22</sup>. La qualité de cette image est à notre avis très importante en termes de transmission de la connaissance : de nombreux et illustres témoignages intellectuels associent l'enfance, qui est par excellence l'âge de l'apprentissage, à la qualité de l'« impression » de la mémoire par le discours. À l'inverse, on connaît bien l'emploi « universel » de certains praxèmes passepartout (*truc*, *chose* etc.) : le sens passe dans l'interaction par inférence et par la différenciation des contextes, mais souvent la transmission échoue. C'est un véritable *ménage à trois* : a) le contexte ne peut seul décider du sens de toute unité lexicale et par ailleurs b) toute unité lexicale garde en quelque sorte les sens raisonnablement possibles (donc immanents), rassemblés dans la palette-entrée du dictionnaire, et c) le sujet trie, réduit (mais parfois crée aussi) volontairement et inconsciemment ces sens possibles par choix ou par (in)compétence lexicale.
2. Le statut des toponymes. Même si l'analyse d'un toponyme doit être soumise à une mise en perspective diachronique, responsable de ses évolutions formelles ainsi que de la mémoire ou des représentations qu'il véhicule (Agresti 2012 ; Agresti, Pallini sous presse), nous observons qu'en

---

22 Notre remarque se veut très prudente : en dehors de toute détermination grammaticale, segmentable, discursive, la qualité de l'image de réalité liée au praxème ne peut qu'être l'affaire de perception et mémoire individuelles : « je parle de vaches et de brebis paissant au pré ne dit rien de l'existence réelle de ces êtres et de ce lieu, de leur inscription en espace et en temps ; je parle de ces vaches et de ces brebis qui paissent dans mon pré les affirme réels par l'espace et le temps » (Lafont 2007 : 192). En italique dans le texte original.

général un toponyme est à l'origine un praxème étroitement lié à des traits d'un territoire identifié par le sujet relationnel en fonction soit de caractères géomorphologiques objectifs (Mons, Montaignu, Le Puy, Laval, Entraigues, Rieux, Fontenelle, La Selve, etc.), soit de l'interaction de ce lieu avec la communauté linguistique qui l'occupe et qui le marque par son ethnonyme, par des adjectifs, par sa praxis etc. (Paris, Belleville, Beauvoisin, Châteauneuf, Le Mas-d'Azil, Ferrières, Sablonnières, Savonnières etc.). Or, un toponyme n'en est un qu'à partir d'une opacification du sens, à savoir la séparation du praxème d'avec le sens premier – descriptif, référentiel –, et ce notamment lorsqu'il est question d'un espace social (un village par exemple). Des recherches de terrain menées dans des villages d'origine de communautés de migrants ont par ailleurs permis de cerner le statut du toponyme isolé qui, bien que coupé de son environnement textuel, fonctionne à lui seul en agent réactivateur de mémoire. La simple évocation du nom du village des aïeux peut parfois fonctionner en véritable mot de passe permettant l'accès de l'enquêteur dans le cercle de la communauté enquêtée (Agresti 2012 : 47-48). On voit bien que, dans ce contexte, le sens est aussi immanent au praxème – même s'il est vrai, d'une part qu'il s'agit de praxèmes dérivés en noms propres, et de l'autre que ce sens immanent n'est guère univoque, étant vague et par trop subjectif<sup>23</sup>.

En résumant – sans pour autant prétendre épuiser le sujet – la phrase « les mots n'ont de sens qu'en contexte » est infirmée dans sa portée universelle, absolue ; elle garde sa valeur lorsque nous avons affaire à des praxèmes très diffus, peu marqués et anthropologiquement motivés, car ils se prêtent effectivement à des actualisations très variées comme nous l'avons montré dans la Fig. 1. Or, la circulation du sens s'accompagne, aussi, de la variabilité des topologies relationnelles encadrant et supportant l'interaction. Cette remarque nous permet d'envisager une première, rudimentaire ébauche de représentation graphique de la circulation du sens, pris comme orientation de la thématisation du sujet pulsionnel vers le centre ou alors vers les niveaux périphériques de mise en relation de l'interactant. Soit l'exemple suivant où, dans le cadre d'une interaction #je# / #tu# la diversité des topologies relationnelles se reflète au niveau de la diversité des emplois d'une même entrée du dictionnaire :

---

23 Des courants artistiques contemporains, comme en Italie la Poésie visuelle des années 60/70, ont misé sur ce pouvoir évocatif, justement parce qu'au sens flou, de praxèmes isolés.

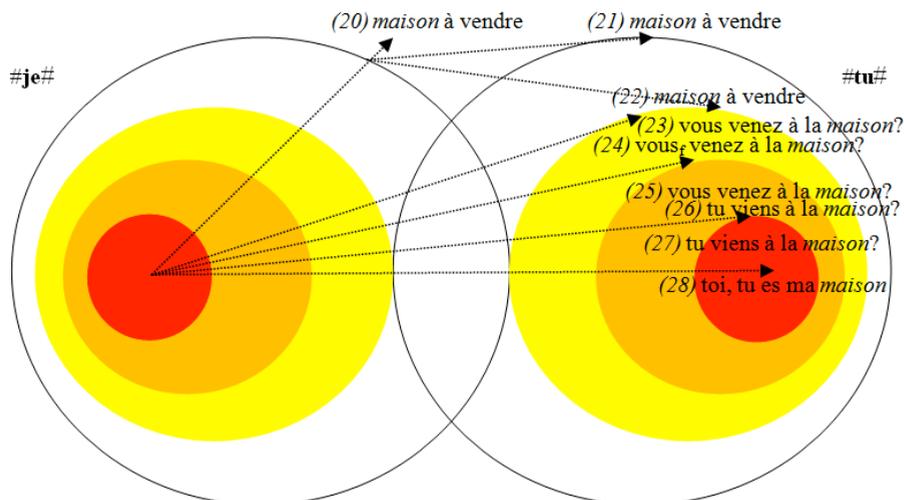


Fig. 4. Hypothèse de représentation topologique de la circulation du sens dans l'actualisation du praxème *maison*

Aux expressions « familières » près (qui se situent dans la plupart des cas dans le relais #3#), la Fig. 4 montre qu'il n'y a pas de correspondance univoque, absolue, entre praxèmes et topologies relationnelles : celles-ci sont au contraire à la base de l'essaimage des sens à partir d'une même entrée. Ainsi, tout en circulant au sein d'interactions où chaque interactant fait fonction de cible des thématisations de l'autre, le sens évolue par l'action langagière/travaillante visant à modifier le cadre ambiant. Il dérive donc de l'action du sujet et n'est guère transcendant. Le sens est lui-même envisageable dans sa valeur topologique, à savoir la forme ou *configuration*, voire la *direction* ou plus exactement le *cheminement* de la mise en relation entre les actants en jeu.

Ainsi, la diversité des topologies relationnelles pose la diversité de la qualité des relais de connaissance, donc des formes d'apprentissage. Comme nous l'avons dit plus haut, chaque espace est propice à une forme d'avancement de la *compétence* ou de la *connaissance*, qui touchera respectivement les couches externes et internes du sujet, et qui sera tantôt une forme banale, connue ou reçue, tantôt une forme originale. À proprement parler, on passe de l'acquisition d'*informations* (pratiques, en général) dans les couches externes à la progression de la *connaissance* (symbolique ou affective, le plus souvent) du sujet dans les couches internes. En (20), « maison à vendre », message projeté dans l'espace de la non-personne, de la société absente, ne donne normalement qu'un renseignement de plus, *in absentia*, concernant un objet (« [il y a quelqu'un qui la vend] telle maison »), et le sujet qui reçoit ce renseignement (21) ou (22) n'est guère avancé au point de vue de sa connaissance, de sa compréhension du monde ou de lui-même. Alors que l'exemple « tu viens à la maison ? » pourrait – comme en (26) et davantage en (27) – signifier l'ouverture d'un espace réservé, personnel, de

la part d'un locuteur s'adressant à un interlocuteur par un « tu » qui marque son appartenance à un espace familial/amical. La connaissance transmise par le discours est de l'ordre de la connaissance interpersonnelle, qui touche à son apogée en (28), qui marque la connaissance de l'Autre de la part du sujet, dont l'identité résultera enrichie par cette interaction – dans la mesure où le Même reconnaîtra à et dans l'Autre la nature de miroir. Cette interaction pourra déclencher une transmission importante d'expériences, de savoirs, de représentations et insérer par là le sujet dans un réseau de relations *in absentia* – chaque sujet relevant à son tour d'un maillage social, linguistique et culturel, étendu dans l'espace et dans le temps. Mais rien, dans le langage, ne se passe jamais de manière mécanique ni trop prévisible. D'autres exemples pourraient être invoqués pour infirmer la rigidité de ces correspondances.

#### POUR CONCLURE

Les Fig. 3 et 4 ne nous disent rien quant à ce qui précède ou suit l'interaction, à savoir la visée du sujet pulsionnel et, après actualisation, ses effets de discours. Elles escamotent par ailleurs la question, que nous n'avons évoquée que de loin, de l'interaction entre sujets relevant de communautés linguistiques distinctes. C'est pourquoi nous pressentons deux prolongements de l'analyse : a) en termes de durée, de continuité, bref de « cycle de praxis » et de « processus d'apprentissage », qu'il soit superficiel ou profond, « horizontal » ou « vertical » ; b) en termes de contact linguistique.

- a. Pour ce qui est du premier prolongement, comme nous l'avons évoqué plus haut le processus d'apprentissage se réalise par l'expérience (de langage, de travail), qui perfectionne, raffine progressivement et en interaction la praxis manipulative-transformatrice de la réalité (directe ou indirecte). Or, le changement ne concerne pas que les sujets en jeu qui, moyennant une mise en relation féconde, peuvent avoir accès à des informations référentielles (changement au niveau superficiel ou informationnel) ou peuvent faire l'expérience de la découverte d'un autre ou de l'Autre (changement au niveau profond) : au fur et à mesure que l'expérience relationnelle réglée par les différentes topologies s'approfondit, progresse également une *connaissance/conscience linguistique du sujet*. Au contact de l'Autre, à travers le canal de sa parole et le vécu partagé, *les sens s'inscrivent dans le sujet et le sujet s'inscrit dans les sens*. La construction du sujet s'accompagne de celle du sens articulé dans les topologies relationnelles, leur évolution est conjointe. On peut aller jusqu'à remplacer le concept de « co-construction du sens », déjà évoqué et bien familier en analyse du discours mais qui semble envisager le sens en tant que réalité abstraite externe au sujet, par celui de *co-intégration du sens*, prenant en compte le sujet relationnel et le cadre matériel

d'existence de l'interaction. Il y a là une évolution théorique et un principe fondamental de la LDS.

- b. Pour ce qui est du deuxième prolongement, nous nous devons de remarquer une évidence : l'évolution du sens ratifié, reçu, n'en est une que lorsqu'elle déborde le cadre du sujet. La culturalisation du référent en est un exemple. Revenons aux communautés linguistiques minoritaires, des communautés en permanente quête d'identité. En analysant la délicate question de l'emprunt, Lafont affronte tout particulièrement le problème de l'aliénation de la communauté occitane contemporaine, pour laquelle une large partie de ses praxèmes ne sont plus productifs et sont remplacés par d'autres relevant de cultures dominantes (Lafont 1990 : 17). Mais l'auteur analyse également l'autre volet de la question : l'emprunt de la langue française à la langue-culture occitane. L'exemple qu'il fait au sujet de *mas*, *galéjade*, *pétanque*, *manade* etc. est très parlant : tous ces emprunts datent à peu près du XIX<sup>e</sup> siècle, une époque où le discours doxal concernant le Midi posait l'équivalence « Midi = pittoresque rural, ou Midi = jeu social mystificateur » (Lafont 1990 : 16). Notamment dans l'emprunt, l'évolution du sens est soumise à des représentations préalables qui traversent le maillage social et qui conditionnent le tri. En fait, l'emprunt n'en est jamais un, pas jusqu'au bout, pas tel quel. *Mas* est une simple *ferme* en occitan ; elle passe en français en devenant du coup une « ferme en style traditionnel provençal ». Cette transmission de mémoire s'accompagne donc d'un malentendu et d'une spécialisation. Il s'agit sans doute de la spécialisation imposée par les relais de connaissance, qui reconfigurent toujours le champ de l'interaction, ne serait-ce que par principe d'économie et par la pression des mémoires et des idéologies en jeu.

On pourrait bien évidemment multiplier les exemples.

En conclusion, et en résumant, la LDS se doit de contribuer, au niveau individuel, à « rendre au sujet son pouvoir créateur » et, au niveau social, à *rendre à toute communauté linguistique sa pleine productivité du sens*. La langue soudant le sujet à sa communauté et les deux à leur territoire, il y a lieu de croire qu'un travail d'aménagement linguistique peut retomber positivement sur l'espace de vie de sujet et communauté.

Finalement, la LDS se constitue en discipline-carrefour, en répertoire de bonnes pratiques aussi, visant à répondre à la question à laquelle elle revient sans cesse : que faire des patrimoines linguistico-culturels des sujets et des communautés (non seulement minoritaires) pour améliorer la vie aussi bien des uns que des autres ? Dans notre ouvrage monographique en préparation<sup>24</sup> nous illustrerons plusieurs cas de figure qui montrent, par exemple, a) comment passer de la collecte de toponymes à la « toponymie narrative » et comment faire circuler au sein de la communauté et exploiter ces savoirs et ces biographies ancrés au territoire ; b) comment profiter de la production textuelle de communautés

---

24 V. *supra*, n. 1.

alloglottes afin d'en étudier et modifier les représentations, de traverser et décloisonner les topologies relationnelles, de dépasser les conflits internes, revitalisant par là telle communauté linguistique ; c) comment définir et articuler, nuancer le « malaise linguistique » du sujet pour élargir le champ classique des droits linguistiques ; d) comment passer de la reconnaissance des patrimoines linguistico-culturels à leur rentabilisation économique par des projets de développement local fondés sur la conscience et la *loyauté linguistique* des communautés, et bien d'autres.

On le voit: les chantiers sont très nombreux. La demande est importante et urgente car la crise déferle, la pensée unique avance, les villes croissent mal et les montagnes et campagnes, qui souvent recèlent d'extraordinaires patrimoines linguistiques et culturels, se dépeuplent. Nous sommes persuadés que le linguiste peut enfin jouer un rôle central pour que développement économique rime avec développement social et que les deux s'accordent au respect de l'environnement, des identités et des héritages. Les racines sont de mise.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Achard Pierre (1995), *La sociologie du langage*, Paris, PUF.
- Agresti Giovanni (2005), *Lingua e polis. Configurazioni linguistiche e configurazioni sociali nel francese contemporaneo*, Roma, Aracne.
- Agresti Giovanni (2008), « Analyser le discours écrit : les configurations relationnelles en français contemporain », Actes du Premier Congrès Mondial de Linguistique Française, Paris, CNRS -ILF. Édition, [www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/abs/2008/01/cmlfo8172/cmlfo8172.html](http://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/abs/2008/01/cmlfo8172/cmlfo8172.html)
- Agresti Giovanni (2012), *Toponymes en discours. Trois recherches en Méditerranée*, Rome, Aracne.
- Agresti Giovanni, Pallini Silvia (sous presse), « Vers une toponymie narrative : récits autobiographiques et ancrages géographiques dans deux villages de la Haute Vallée du Vomano (Italie) », communication présentée au colloque international *Défis de la toponymie synchronique. Structures, contextes et usages* (Rennes, 22-23 mars 2012). Actes en préparation par les soins de Bethina Schnabel-Le Corre et Jonas Löfström.
- Ascoli Graziadio Isaia (1872), « Proemio », *Archivio Glottologico Italiano*, I, 1.
- Benveniste Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard.
- Bloor David (1996), *Idealism and the Sociology of Knowledge*, Edinburgh, University of Edinburgh, Department of Sociology.
- Bourdieu Pierre (2001), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir.
- Doxiadis Kostantinos Apostolos (1968), *Ekistics : an Introduction to the Science of Human Settlements*, New York, Oxford University Press.
- Gross Maurice (1986), « Lexique-grammaire et adverbies : deux exemples », *Revue Québécoise de Linguistique*, 15/2, pp. 299-311.
- Hall Edward T. (1966), *The Hidden Dimension*, New York, Doubleday & Co.
- Lafont Robert (1976), *Introduction à l'analyse textuelle*, Paris, Larousse.
- Lafont Robert (1978), *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion.
- Lafont Robert (1990), *Le Dire et le Faire*, Montpellier, Praxiling.
- Lafont (1997), *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, Paris, L'Harmattan.
- Lafont Robert (2004), *L'être de langage. Pour une anthropologie linguistique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Lafont Robert (2007), *Il y a quelqu'un. La parole et le corps*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Lévi-Strauss Claude (2010), *Lezioni giapponesi. Tre riflessioni su antropologia e modernità*, édition établie par Lorenzo Scillitani, Soveria Mannelli, Rubbettino.
- Maingueneau Dominique (1993), *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- Maingueneau Dominique (1998), *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod.
- Moles Abraham, Rohmer Elisabeth (1972), *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman.
- Rossi-Landi Ferruccio (1968), *Il linguaggio come lavoro e come mercato*, Milano, Bompiani.
- (de) Saussure Ferdinand (1967), *Cours de linguistique générale*, édition établie par Tullio De Mauro, Roma-Bari, Laterza.
- Schleicher August (1873), *Die Darwinische Theorie und die Sprachwissenschaft*, Weimar, Böhlau.
- Wiener Norbert (1948), *Cybernetics: or Control and Communication in the Animal and in the Machine*, Paris, Hermann & Cie.